
Tréfonds et lointains à demeure. Collections de coquillages et souvenirs dans les appartements au XIX^e siècle

Souvenirs from deep down and far away. Collections of Shells and Souvenirs in Apartments during the 19th Century

Manuel Charpy

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/tc/6532>

DOI : 10.4000/tc.6532

ISSN : 1952-420X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2012

Pagination : 44-61

ISBN : 978-2-7351-1534-1

ISSN : 0248-6016

Référence électronique

Manuel Charpy, « Tréfonds et lointains à demeure. Collections de coquillages et souvenirs dans les appartements au XIX^e siècle », *Techniques & Culture* [En ligne], 59 | 2012, mis en ligne le 15 décembre 2015, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/tc/6532> ; DOI : 10.4000/tc.6532



© Mrs. Shellhouse, Michigan, USA, vers 1870. Collection Manuel Charpy

TRÉFONDS ET LOINTAINS À DEMEURE

Collections de coquillages et souvenirs dans les appartements au XIX^e siècle

Devant l'infini capharnaüm des intérieurs parisiens du XIX^e siècle, il peut apparaître quelque peu incongru de ne s'attacher qu'aux coquillages disposés sur les guéridons, les cheminées ou dans des vitrines. Pourtant se saisir d'une catégorie d'objets possède une valeur heuristique pour peu que cette opération ne fasse pas disparaître le monde des objets dans lequel il s'insère, monde des objets considéré comme un dispositif dont le sens réside dans les manières dont les objets voisinent et s'articulent¹ (Charpy 2010, Pomian 1999, Baudrillard 1968). Focaliser sur un objet permet de comprendre comment un objet change de nature en circulant d'un espace à un autre et en traversant différentes sphères de savoirs et de pratiques (voir Guichard, Faugère et Mauz dans ce numéro). Car s'intéresser à des choses naturelles, c'est être attentif aux pratiques et opérations techniques, matérielles et économiques qui les meuvent en objets culturels. L'histoire de la culture matérielle invite à prendre ensemble comme une chaîne signifiante d'opérations, les commercialisations, les consommations et les pratiques sociales attachées aux objets (Rosselin & Julien 2005).

Ce retour sur les divers statuts de ces choses est en même temps un retour sur la manière dont ils sont socialement et culturellement investis mais aussi sur la place qu'ils occupent dans la construction du rapport à l'histoire naturelle et à l'ethnographie. Objets de curiosité exotique, objets d'histoire naturelle, motifs de collection, souvenirs intimes et familiaux: les coquillages racontent une transaction intime et domestique avec l'espace, le temps et les mondes savants (voir Monjaret dans ce numéro). Retisser les liens entre pratiques savantes et pratiques vulgarisées lève le voile sur les formes des appropriations privées et fait simultanément apparaître le poids des imaginaires et de la culture matérielle bourgeoise sur les sciences sociales.

Des sciences naturelles aux objets d'histoire naturelle : des muséums aux dessus de cheminées

Des abrégés de l'histoire naturelle

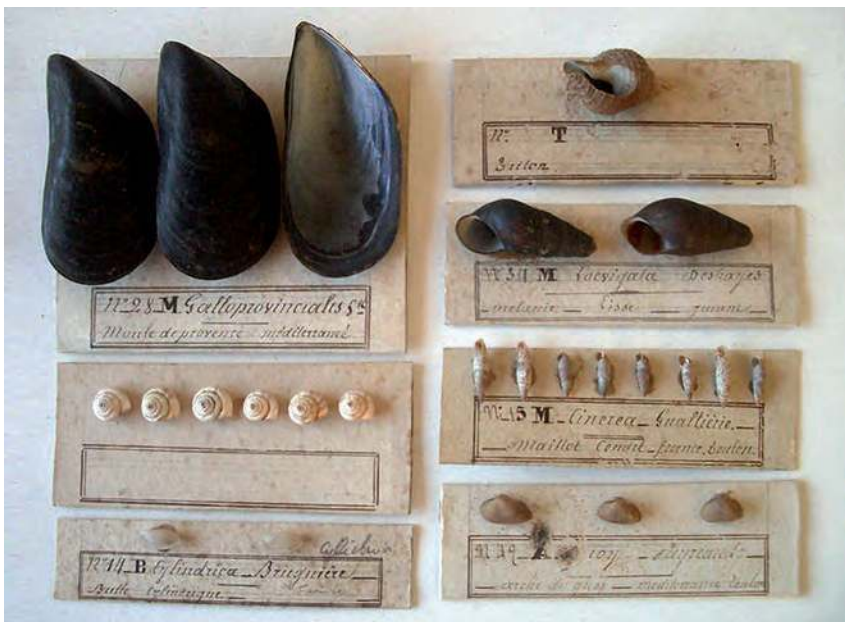
Dans le prolongement du XVIII^e siècle, revivifiée par les mutations des sciences naturelles au début du XIX^e siècle, la collection de coquillages fait partie de l'engouement pour les objets d'histoire naturelle (Guichard 2008; Glorieux 2002). Mise en ordre du monde, célébration de la création et appétit pour des curiosités naturelles venues des antipodes caractérisent la collection de coquillages qui, comme celle des insectes, possède un vernis savant. L'éditeur Panckoucke, figure emblématique du collectionneur des années 1830, à la fois savant encyclopédiste et frappé par le goût dispersé du bric-à-brac, résume la place de ces choses naturelles dans la pratique de la collection :

« J'ai encore réuni et classé, écrit-il à l'adresse de son petit-fils, une foule d'objets qui doivent appeler ton attention : une série de médailles romaines [...] ; une collection d'autographes des rois, reines et ministres de France [...] ; une suite d'émaux anciens [...] ; une suite d'ouvrages imprimés dès les premiers temps de l'art typographique ; des objets d'histoire naturelle variés, les plus curieux par leur forme ou par leur éclat, des agates, des coquilles, des oiseaux-mouches, des insectes recueillis dans mes voyages aux Alpes, aux Pyrénées, en Écosse, en Allemagne et en Italie. » (Panckoucke 1841 : 12 et sq)

Souvenirs de voyages et objets de curiosités, objets savants et objets de rêverie : les coquillages s'inscrivent dans la chaîne des objets manufacturés et des choses naturelles qui racontent l'histoire de la nature et celle de l'homme.

Dans les années 1820-1840, ces collections se répandent dans les intérieurs bourgeois. Le marché des coquilles prolonge alors celui du XVIII^e siècle : des marchands de curiosités de luxe à la manière de Gersaint d'une part, et, d'autre part, des préparateurs et naturalistes, le cas échéant marchands, en lien avec le monde savant. Pierre Boitard donne ainsi en 1828 seulement cinq adresses à Paris pour les amateurs désireux de se fournir en coquillages dont « M. Prévost aide naturaliste et chef des travaux zoologiques au Muséum d'Histoire naturelle [...], M. Dupont naturaliste des principales autorités [...], M. Simon naturaliste préparateur rue de Tournon, on y trouve des troussees très commodes pour les naturalistes voyageurs [...].

Coquillages étiquetés et commercialisés pour collection par les marchands d'objets d'histoire naturelle du Quartier latin, Paris, années 1850-1860. (Fig. 1)



© Collection Manuel Charpy

M. Evans marchand de bric-à-brac et empaillleur » (Boitard 1854 [1828]). Dans les années 1840 encore, lorsque le conte de Mackau naturaliste amateur s'entichait d'oiseaux et de coquilles exotiques, c'est vers ces mêmes marchands qu'ils se tournent². Indice d'un engouement grandissant, le marché des coquilles se restructure après les années 1840, suivant la reconstitution du marché de la rareté qui voit naître la distinction entre antiquaires, marchands de curiosités exotiques et marchands d'objets d'histoire naturelle. Les grandes maisons qui émergent dans les années 1830 – Deyrolle mais aussi Le Comptoir d'histoire naturelle et la dizaine de boutiques consacrées à Paris, le plus souvent situées dans le Quartier Latin – se spécialisent dans l'histoire naturelle et l'histoire de l'homme³. Après 1850, les collections sont souvent prêtes à l'emploi : les coquilles à collectionner sont alors montées sous forme de tableaux sous verre, ou étiquetées sur des plaquettes de carton ou encore sous forme de coquilles seules, souvent polies et vernissées, montées sur des supports de bois. (Figure 1)

Dorénavant, le terme de coquillage remplace celui de coquille, signalant une démocratisation et une distance croissante avec les pratiques savantes. Le *Dictionnaire du commerce* confirme le phénomène en 1859 :

« on appelle communément *coquillages* celles de ces coquilles, indigènes ou exotiques, que leurs formes élégantes ou bizarres, leurs teintes brillantes et variées, l'éclat et le poli de leur nacre, etc., font rechercher comme objets de fantaisie et d'ornement. [...] On place sur les cheminées ou sur les étagères ces coquillages tels qu'on les retire de la mer ou qu'on les recueille sur les côtes [...]. La pêche des coquillages est [...] aux Indes, aux Antilles et sur les côtes d'Afrique, une industrie importante, dont les produits sont expédiés dans les ports de l'Europe, en sacs, en nattes, en caisses, etc. [...] Le prix des coquillages varie considérablement selon les espèces [...] quelques-uns, même parmi les cônes, les porcelaines, etc., se vendent jusqu'à 500, 1 000, 1 200,00 F, et même au-delà. Ce prix dépend aussi du pays, de la mode et du caprice des amateurs »⁴.

Attentif aux nouvelles carrières qui naissent dans les années 1850, le *Dictionnaire universel de la vie pratique* note :

« les coquilles les papillons et les scarabées sont l'objet d'un commerce considérable [qui] trouve toujours un facile débouché surtout à Paris et dans les principaux ports de mer »⁵.

Les prisées d'inventaires attestent la présence de ces collections décoratives qui meublent les intérieurs bourgeois. Dans le salon du grand commerçant et collectionneur modeste Achille Grégoire trônent ainsi « 50 coquillages pour 25 francs »⁶. Les collections enfermées dans des boîtes vitrées sont achetées – non sans paradoxe – constituées : si elles singent les nomenclatures des sciences naturelles, elles sont avant tout décoratives.

Les plaisirs de l'échange

Le coquillage débarrassé en quelque sorte de sa dimension savante, se glane chez les antiquaires et les marchands de curiosités où un heureux hasard peut amener à faire la « trouvaille » de coquillages rares, collectés au XVIII^e siècle ou au début du XIX^e siècle, autrement dit des curiosités naturelles chargées d'histoire. Plus n'est besoin d'être férù d'objets exotiques rares ou passionné de l'évolution des espèces : la passion qui traverse alors la bourgeoisie est bien celle de la collection en elle-même. Construite autour de l'individu, la collection peut réunir des timbres comme des tableaux, des fourchettes comme des coquillages, et le plus souvent tout à la fois. Nestor Roqueplan dès 1857 observe la passion nouvelle du « bric-à-brac » :

« ce goût a gagné toutes les classes : sorti, comme nous l'avons dit, de peintres fureteurs et antiquaires, il est descendu chez les gens du monde, chez les femmes qui ont ruiné leurs maris et leurs amants en pâte dure, en pâte tendre, [...] en céladon, en *burgau*, en marcassite, [...] en *faenza*, en damas, en brocatelle et autres drogues puantes et cassées » (Roqueplan 1869 [1857]).



© BnF

Coquillages baroques du Mexique, coquillages tirés de sites pré-colombiens et coquillages exotiques, sans doute du Pacifique dans la boutique de l'antiquaire et marchand de curiosités Eugène Boban, boulevard Saint-Germain, années 1880. BnF, NAF 21476, pièce 274 (Fig. 2)

À côté des campagnes de ramassage, la colonisation avec ses fonctionnaires expatriés alimente ce marché parisien. Les antiquaires et marchands de curiosité le savent qui, outre les objets, proposent de mettre en réseau les collectionneurs, toujours plus nombreux, dispersés et qui attendent aussi de ces passions intimes le moyen de se réinventer des relations sociales (Belk 1995, Guichard 2008). Le plaisir de l'échange se traduit par la circulation intense de lettres et de caisses entre amateurs après les années 1850, la Poste et le chemin de fer aidant. Les archives commerciales de l'antiquaire et marchand de curiosités Eugène Boban confirment que, en particulier dans les cas des coquillages, les échanges internationaux sont au cœur de cette pratique. En 1885, l'explorateur et ingénieur Jacques de Morgan écrit ainsi à Boban alors à Mexico :

« Je vais vous demander un service : il y a probablement au Mexique des conchyliologues ou tout au moins des coquillards, seriez-vous assez aimable pour me donner leur adresse. Je désirerais entrer en relations d'échanges avec des collectionneurs de l'Amérique du Sud, des Antilles, Brésil, Guyane, Venezuela, Mexique ou autres. Toutes les adresses que vous me trouverez me feront le plus grand plaisir et à mon tour si je puis vous être utile à Paris je me tiens à votre disposition. Si vous connaissez personnellement des amateurs, parlez-leur de moi et dites-leur que je serais enchanté de leur envoyer des coquilles d'Europe ou d'Asie contre des espèces de leur pays. »⁷

À côté de Jacques de Morgan, la correspondance de Boban montre une multitude de collectionneurs anonymes, dont quantité de fonctionnaires des colonies. (Figure 2)

À partir des années 1880, les journaux et les répertoires de collectionneurs qui visent à faciliter ces échanges, confirment à la fois la place des collectionneurs de coquillages et la dimension internationale de la collection : tous possèdent une rubrique « conchyliologie » et les collectionneurs déclarés sont aussi bien en métropole qu'en Europe et dans les territoires colonisés⁸.

Cueillir, nettoyer, mettre en ordre. Pratiques d'amateurs et dialogues intimes

Le plaisir de la collection réside dans la possession mais aussi dans sa constitution patiente et la mise en ordre du divers qu'elle propose (Pomian 1987, 2001 ; Belk 1995). Le texte de Panckoucke, banal en l'espèce, dit le plaisir de la collecte, de la mise en scène, du dialogue intime avec sa collection et le plaisir de la décrire. Si la collection de coquillages

devient ordinaire dans la seconde partie du siècle, c'est que le collectionneur peut lui-même s'en faire l'inventeur. Plaisir de la trouvaille mais aussi de la cueillette par monts et par grèves et plaisir de la mise en ordre et en scène : les manuels autodidactiques et les revues glorifient ces pratiques qui mêlent loisirs et vulgarisation des sciences.

Si les comptabilités privées montrent la mobilisation des artisans et des commerçants – papetiers⁹, ébénistes, tapissiers et marchands de curiosités naturelles – dans la mise en forme et en scène des collections, les propriétaires même les plus fortunés n'en développent pas moins des pratiques d'amateurs : collecte, travaux de nettoyage et de présentation.

Le manuel Roret rédigé par Pierre Boitard, plusieurs fois réédité à partir de 1828, condense et détaille les joies que procure la « recherche des coquilles » qui tient du parcours géologique et de la promenade pittoresque entre terres et eaux (Boitard *op. cit.*) :

« pour se procurer [les coquilles d'eau douce], on se munira d'un filet comme pour la pêche des insectes aquatiques et l'on visitera de même le filet des pêcheurs, les lits desséchés des marais, etc. Les coquillages marins ne se trouvant que sur les rochers, sur le sable ou dans la vase [...] on profite du moment où la marée descend et l'on remarque avec attention les places où le sable est ou sillonné ou percé de petits trous. Partout où l'on voit jaillir des gouttes d'eau ou des bulles d'air on est à peu près sûr d'en trouver quelques-uns si l'on creuse plus ou moins profondément avec une petite bêche ».

La rencontre des autochtones et en particulier des pêcheurs est fortement recommandée et, poursuit Boitard, « si l'on habitait une plage où l'on eût l'espérance de faire des découvertes intéressantes, on pourrait employer un canot et quelques hommes pendant quelques jours et l'on aurait la certitude d'être indemnisé de ses frais ».

Les manuels recommandent d'autant plus aisément ce plaisir de la chasse que c'est un moyen d'éviter les faux qui prolifèrent, indice sûr du succès des coquillages. Boitard dans l'édition de 1854 met ainsi en garde :

« les coquilles sont encore des objets sur lesquels il est très facile de se laisser tromper. Si on ne les connaît pas parfaitement l'œil le plus subtil ne s'apercevra pas de leur altération. [...] Lorsqu'une espèce précieuse par sa rareté tombe entre les mains d'un marchand si la bouche est un peu endommagée par une fracture, il ne manque jamais de la refaire à sa fantaisie au moyen de la lime et de la meule [...]. D'autres fois [...], il l'usera sur une meule et, avec l'huile et l'émeri, il viendra à bout de lui rendre un très beau poli [...]. Les ruses de quelques marchands colporteurs d'objets d'histoire naturelle vont encore bien plus loin que cela »¹⁰.

Le faux devient la condition de l'authenticité, dans la collection de coquillages comme dans les collections d'antiquités.

Le plaisir de la collection trouve son achèvement dans le face à face intime de l'amateur avec ses trouvailles. Tout au long du siècle, les manuels autodidactiques précisent les manières de réparer, restaurer et présenter les choses collectionnées. La collection de coquillages, comme celle des insectes, répond à ce plaisir de la mise en ordre et du dialogue intime avec les choses¹¹. Boitard, exemplaire, consacre un chapitre entier à la description des outils et des pratiques nécessaires pour retirer le « drap marin », cette croûte de « matière pierreuse » et de mousses, opération nécessaire car « la nature ne nous offre pas toujours le coquillage dans cet état brillant qui nous frappe et nous séduit quand nous le voyons dans les collections. » Quant aux réparations et restaurations, il s'agit bien là encore de plaisirs d'amateurs, même peu savants :

« quand une coquille est cassée si elle a quelque valeur on peut la raccommoier et rajuster toutes les pièces avec une colle préparée avec du blanc de plomb fondu dans de l'huile grasse

ou de la chaux mélangée avec du blanc d'œuf ou tout simplement avec de la gomme. Les détails que nous venons de donner sont suffisants [...] pour les personnes qui collectionnent des coquilles sans trop s'occuper des animaux qui les ont produites. »(Boitard op. cit.)

Les grandes enseignes d'objets d'histoire naturelle mais aussi les boutiques mondaines d'articles de chasse et de pêche et les pharmaciens et droguistes fournissent les attirails nécessaires – « trousse ou boîte pour naturalistes » –, des bottes aux filets en passant par les crochets et les brosses¹².

De la chose à l'objet : récits et imaginaires des coquillages domestiqués

Sédiments et abysses : l'imaginaire des profondeurs

La passion pour les coquillages ne trouve pas sa justification dans le seul goût de la collection pas plus que dans celui de la curiosité naturelle. Comme tous les objets qui peuplent les intérieurs, ils portent des récits d'autant plus distinctifs qu'ils sont complexes et mobilisent des imaginaires savants à défaut d'être scientifiques.

La passion du coquillage connaît un renouveau au XIX^e siècle du fait de son lien avec la question de l'existence d'hommes fossiles. Au-delà des cercles savants, c'est en effet tout l'imaginaire qui est profondément bouleversé, avant même la naissance de la Préhistoire dans les années 1860 (Corbin 2002, Richard 2008). Face à ce vertige d'une nouvelle profondeur des temps, le fossile en général et sa forme la plus courante qu'est le coquillage fossilisé, incarnent ce nouveau passé radical. Or, tout l'intérieur bourgeois, des antiquités aux peintures d'histoire, vise à se familiariser avec le passé (Charpy 2010). Considéré comme préhistorique ou antédiluvien, le fossile raconte à demeure un passé rassurant car sans histoire.

Les manuels pour la collecte et la présentation de ces choses exhumées des profondeurs des sols et du temps se multiplient après 1870. De pratiques savantes et marginales, la paléontologie et l'anatomie comparée font leur entrée dans les appartements sous une forme autant romanesque que savante. Là encore les pratiques disent l'imaginaire en jeu. Les plaisirs de la chasse aux coquilles fossilisées dépassent celui des coquilles contemporaines. L'imaginaire de l'exhumation et de la coupe géologique – même si elle renvoie au déluge – attise le plaisir de la recherche, piolet en main. Dès les années 1830, les guides recommandent et accompagnent la recherche de ces traces. Sur les bords de la Seine, Charles Nodier signale avec précision les zones pour faire « une riche collection des coquillages fossiles que la montagne renferme dans son sein » (Nodier 1836).

À partir des années 1860, la paléontologie, revivifiée par la préhistoire, donne lieu à des excursions pour la chasse aux fossiles, organisées par des marchands comme Deyrolle ou des savants comme Mortillet¹³. Gaston Tissandier, proluxe vulgarisateur, souligne les attraits de la pratique notant que :

« la géologie et la paléontologie pratiques s'exercent généralement dans de riantes contrées, au milieu des défilés des montagnes; elles nous mettent en présence des grands spectacles

de la nature, dont la contemplation élève l'âme, tout en fortifiant le corps par la salutaire gymnastique du voyage. Le chercheur de coquilles et d'ossements fossiles doit être bon marcheur [...]. On ne saurait croire combien les ouvriers sont ignorants dans les campagnes; ils en sont restés, sous le rapport de la géologie, aux notions des siècles passés, et les *pierres figurées* qu'ils rencontrent ne leur semblent pas dignes d'être recueillies. Ils les considèrent encore comme des jeux de la nature, et s'étonnent souvent que des touristes y attachent quelque prix [...]. La recherche de fossiles a le don de passionner ceux qui s'y adonnent; et l'intérêt va croissant » (Tissandier 1881 : 309 et sq.).

Exercice du corps, élévation de l'âme mais aussi jouissance de sa position sociale : la quête de coquilles fossiles s'affiche bourgeoise à plusieurs titres. De retour à domicile, l'explorateur achève son invention, brosse à la main :

« il suffit, la plupart du temps, de les bien nettoyer ou de les gratter pour les dépouiller de la couche de matière minérale qui en empâte les contours » (Tissandier 1881 : 312).

Mais dans l'espace privé, ce n'est plus un simple cours de sciences naturelles qui se déploie mais bien une leçon d'histoire naturelle qui débute et qui familiarise le possesseur des fossiles avec la nuit des temps. Au final, ces fossiles domestiqués « permettent de contempler dans son imposante majesté l'histoire du globe qui nous entraîne au sein de l'espace » (Tissandier 1881 : 319). Comme l'a souligné Aloïs Riegl à propos des ruines, les coquilles fossiles sont bien :

« la forme présente d'une vie passée [...], avec ce fragment que nous tenons dans la main, nous sommes maîtres en esprit de tout l'espace de temps compris entre nous et l'époque de sa création. Le passé avec ses vicissitudes et ses changements est rassemblé en ce point d'un présent esthétiquement perceptible. [...] Ainsi intention et hasard, nature et esprit, passé et présent, résolvent en ce lieu la tension de leurs oppositions, ou mieux, tout en maintenant ces tensions, ils conduisent quand même à une unité de l'image extérieure, de l'action intérieure. » (Simmel 1998 [1907])

Les coquilles fossilisées voisinant avec les coquilles contemporaines sont ainsi les objets privilégiés d'une histoire naturelle sans fin, véritable dilatation du temps et bouleversement des espaces d'autant plus spectaculaires qu'ils sont à demeure.

Aux profondeurs terrestres qui nourrissent l'imaginaire de l'antédiluvien répondent les profondeurs marines. Les années 1850-1860 voient en effet surgir un nouveau meuble dans les intérieurs bourgeois, enfant des laboratoires et des muséums d'histoire naturelle : l'aquarium. Dérivé de la caisse de Ward, il se veut une récréation d'un écosystème plus ou moins équilibré qui permet la survie des poissons (Lorenzi 2009). Aux plantes nécessaires,



La vitrine - avec glaces et tablettes en verre ou recouvertes de velours - apparaît dans les années 1840 pour contenir, protéger et exhiber les collections qui se multiplient alors. Meubles vitrés pour collections dans le catalogue des grands magasins d'ameublement « Au Bucheron », rue de Rivoli à Paris, 1905. (Fig. 3)

architectures réduites, fossiles et coquillages qui évoquent le monde immobile et silencieux des profondeurs, les mondes engloutis de l'histoire naturelle et de l'histoire humaine. (Figure 3)

L'appel du large : objets d'explorations, souvenirs héroïques

Par un recyclage dont le XIX^e siècle se nourrit sans cesse, les coquillages deviennent aussi des documents des dernières grandes explorations du XVIII^e siècle et du début du XIX^e siècle. (pour le XXI^e siècle, voir Demmer et Dumoulin dans ce numéro). Récoltés dans les grandes aventures, notamment pacifiques, ils apparaissent comme autant de trophées qui rattachent le monde urbain occidental à sa conquête du monde. Aventures de salon, ces coquillages étiquetés – collectés comme objets de sciences mais aussi parfois dès l'origine comme souvenirs ou objets de commerce par les marins – racontent la fin des insularités¹⁴ (Berg 2005 : 46-86, Jasanoff 2005). La bourgeoisie trouve dans les conquêtes, ces aventures humaines, commerciales et d'histoire naturelle, un héroïsme que porte chaque objet ramené à Paris. Dès les années 1860, chez les antiquaires, les marchands de curiosités et d'objets d'histoire naturelle, les amateurs peuvent acheter des coquilles, bien souvent anodines, que les étiquettes rattachent aux explorations passées. Les grandes ventes aux enchères, structurées autour de Drouot à partir des années 1850, ne cessent, en retraçant l'historique des objets, de nourrir ce marché de la coquille historique¹⁵.



Coquillages collectés durant les expéditions en Océanie des années 1820-1840 et commercialisés par les marchands de curiosités pour collection dans la seconde partie du XIX^e siècle. (Fig. 4a, b)



© Collection Manuel Charpy

En outre, se meublant volontiers d'après les peintures hollandaises du XVII^e siècle, la bourgeoisie du second XIX^e siècle se passionne pour les vanités de tables. Fruits exotiques en caoutchouc ou en cire et coquillages exotiques comme oubliés sur une table racontent un lien intime – souvent fantasmatique – avec le commerce du monde¹⁶. (Figure 4a, b)

Le goût du sauvage : coquillages ethnographiques

Dans la tradition des collections bourgeoises occidentales du XVIII^e siècle, objets d'histoire naturelle et objets ethnographiques se mêlent pour raconter une histoire des mondes hors de la civilisation industrielle. Après les années 1830 et la domination des territoires pacifiques, du Maghreb et la pénétration en Afrique subsaharienne et en Amérique latine, le commerce de la

« sauvagerie » se structure dans les grandes métropoles européennes. Les objets quotidiens qui témoignent de civilisations disparues, menacées ou que l'on imagine échappées de l'histoire figurent dans les collections ou appendus sur les murs des salons. Armes, vêtements, objets rituels et bijoux archaïques rencontrent un large succès alors que le nombre de boutiques spécialisées explose à Paris¹⁷. Avec la pierre taillée, le coquillage incarne l'archaïsme absolu, le signe de l'appartenance des « naturels » davantage à la nature qu'à la culture. Les armes en coquillages, les parures et les objets attachés à l'alimentation, venus notamment de ces territoires dont l'insularité est dans l'imaginaire bourgeois aussi une insularité temporelle, racontent à demeure l'enfance de l'humanité. Panckoucke note ainsi en 1841 :

« pour bien connaître l'humanité et son histoire, on doit étudier l'homme dans l'état sauvage, à son début dans la civilisation. [...] Tu admireras dans cette salle les travaux et la patience des sauvages qui déjà savent, avec les moyens les plus simples, former, sculpter, graver des casse-têtes variés, des arcs, des flèches, des masques de combat, des boîtes dessinées avec goût [...]. Regarde aussi ces ornements de tête formés des plumes brillantes des perroquets ; ces instruments de musique, ces calumets, symboles de la paix et enfin les objets de leur culte. »

Dans ces fouillis ethnographiques, les objets en coquillages tiennent une place de premier plan (Panckoucke *op. cit.*).

Dans les expositions industrielles et commerciales qui célèbrent les progrès techniques, on s'émerveille devant ces objets primitifs. À Paris en 1855, l'ingénieur Tresca s'émeut à propos de la « lointaine Australie » :

« Ici plus de luxe quelques coiffures de paille, d'autres ornées de longues plumes sans apprêt, pour vêtement des peaux préparées avec ou sans le poil et parées de coquillages, de dents, de plumages de diverses couleurs » (Tresca 1855 : 738 et *sq.*).

Les expositions universelles de 1867, et plus encore celle de 1878 où triomphe l'ethnographie, présentent de la même façon quantité d'objets archaïques en coquillages, associant, à la manière d'un Bernardin de Saint-Pierre, dans l'imaginaire les coquillages à la vie naturelle (Dias 1991, Charpy 2012).

Les systèmes économiques fondés sur les cauris apparaissent eux aussi d'un archaïsme radical, témoins ethnographiques d'un mode de vie venu de la brume des temps où règne le troc. Le *Dictionnaire du commerce et de la navigation* souligne dès 1859 l'importation de ces curiosités à Paris :

« On apporte des îles Maldives de petites coquilles d'une éclatante blancheur, appelées *cauris* (voy. ce mot), qui tiennent lieu de monnaie courante ».

Le long développement économique et ethnographique à l'article « cauris » dit la fascination pour cette monnaie trop peu abstraite pour être civilisée¹⁸ (voir aussi Dupuy dans ce numéro).

Les marchands de curiosités exotiques et ethnographiques qui se multiplient à partir des années 1850 – il faut attendre les années 1890 pour trouver des marchands spécialisés uniquement dans les objets ethnographiques –, commercialisent largement ces artefacts primitifs comme le montre la quinzaine de faillites disponibles pour les années 1860-1890¹⁹. Le pragmatique *Dictionnaire du commerce* relève encore l'importation de ces coquillages à la frontière entre nature et civilisation :

« les grandes *tridacnes* [...] que les Polynésiens convertissent en pioches, haches et autres outils ; les *strombes* et les grands *tritons*, dont on peut se servir comme de trompes, en soufflant par le sommet brisé de la spire »²⁰.

Considérés dans l'ensemble des objets qui peuplent les intérieurs, ces objets frustes s'intègrent aux ensembles ethnographiques en vogue et forment un contraste pittoresque avec les objets d'art aux matières si sophistiquées qu'elles en sont méconnaissables.

La correspondance commerciale de l'antiquaire et marchand de curiosités Eugène Boban, rue du Somerard puis boulevard Saint-Germain entre les années 1860 et 1890, spécialisé dans les objets pré-colombiens, dans le « sauvage » et dans le « préhistorique », montre de nombreuses ventes de ces artefacts : « 1 collier composé de 10 coquillages dont 3 grosses, 7 petites, 2 dents percées »²¹; des « coiffures en coquille et écaille » de Nouvelle-Calédonie²²; « des bracelets et couteaux en coquilles (Nouvelle-Calédonie) »²³, des bracelets en coquillages des Îles Marquises²⁴... Il commercialise aussi massivement des coquillages – plus ou moins authentiques – ouvragés par les hommes préhistoriques comme ces lots de « coquilles percées » de Charente et de Dordogne²⁵. Boban élabore un réseau international d'importations et de ventes de ces coquillages facilitant la mise en relation des collectionneurs d'objets ethnographiques comme il le fait avec les « conchyliologues ».

Comme le montre la correspondance de Boban, c'est en grande partie dans ces réseaux d'échange d'objets d'histoire naturelle et de matériel ethnographique que se trouve l'origine des collections des musées d'histoire naturelle, en particulier de Province, réceptacles des collections ethnographiques (Dias 1991)²⁶.

Objet lointain, curieux et porteur d'un savoir tantôt relatif à l'histoire naturelle, tantôt à celle de « l'enfance de l'homme », le coquillage a toutes les raisons de peupler les intérieurs bourgeois saturés de récits d'autant plus forts qu'ils sont nébuleux.

Le bruit de la mer : les souvenirs pétrifiés

Le texte de Panckoucke le dit : collectionner c'est également se raconter, d'autant plus quand la curiosité prime sur la constitution d'un corpus savant et que le collectionneur est le « dernier terme » de sa collection (Baudrillard 1968 : 101-150). Chasser les coquilles ou collectionner des objets ethnographiques est bien aussi une collection de soi et les coquillages entrent en jeu dans la patiente écriture autobiographique à laquelle la bourgeoisie se livre à travers le monde matériel. Au sein des appartements, souvenirs du monde et du passé et autobiographie matérielle sont de plus en plus indistincts après 1830. Le coquillage, nautilus traversant le temps et l'espace, devient la matière des vanités intimes et familiales et de l'écriture des souvenirs de l'enfance au moment où la bourgeoisie conquiert en famille les rivages.

De l'aquarium à la cloche : souvenirs de soi, souvenirs d'enfance

Dans l'économie domestique du souvenir, tous les supports ou presque sont mobilisés pour retenir, porter et transmettre la mémoire. Si les inventaires ne mentionnent pas les autels familiaux et intimes que les notaires se refusent à priser par respect pour les mémoires familiales²⁷, les legs comme les boutiques de brocanteurs d'aujourd'hui témoignent de la place de ces matérialisations du souvenir, communes dans la bourgeoisie à partir des années 1820-1830. Les cloches de verre d'abord développées pour protéger des plantes exotiques deviennent les écrins des objets fragiles du souvenir²⁸. S'accumulent ainsi sous ces globes, miniatures puis photographies, fleurs séchées d'un bouquet de communion ou de baptême, rubans et bijoux, petits mots manuscrits et cartons d'invitation...²⁹ Comme dans la vitrine, le souvenir



© Collection Manuel Charpy



© Collection Manuel Charpy

Entre souvenirs et objets décoratifs :
bouquets de fleurs en coquillages
sous cloche de verre, années 1860.
(Fig. 5a, b)

se donne à voir à travers le verre qui consacre et sanctifie autant qu'il protège. Les coquillages trouvent place dans ces édifices de la mémoire. Fragiles et délicats, comme échappés des vanités du XVII^e siècle, ils sont tantôt des cadeaux offerts par un aïeul voyageur ou militaire en expédition, tantôt des souvenirs de villégiature à la mer. Si avec les fleurs séchées, ce sont les rares choses naturelles qui accèdent au statut de souvenirs intimes, c'est qu'ils apparaissent non seulement imputrescibles et délicats, mais qu'à la manière du langage des fleurs³⁰, ils portent pour l'imaginaire bourgeois, avec leurs coquilles échouées sur les rives et vidées de vie, des récits nostalgiques et métaphoriques du temps qui passe. (Figure 5a, b) Alors que la pratique autobiographique ordinaire invite à se retourner toujours plus vers l'enfance, le siècle est aussi celui du développement des loisirs, notamment des villégiatures familiales (Lejeune 1980, 1998; Corbin 1988, 1995). Le « désir de rivages » débouche sur la conquête des côtes et l'adaptation des pratiques d'herborisation récréative et éducative. Les villégiatures saisonnières où même la pêche devient un jeu, favorisent la collecte des coquillages, par les adultes d'abord – qu'on songe à Bouvard et Pécuchet – puis par les enfants. Les très nombreux manuels de « passe-temps artistiques et utiles » publiés à partir des années 1860 détaillent la collecte et la



© Collection privée parisienne

Boîte à cigares réalisée par un pêcheur breton pour les touristes parisiens, années 1890, (Fig. 6a)

présentation des « trouvailles » – algues, galets, coquillages... – faites le long du rivage. De retour en appartement, ces choses volontiers peintes, gravées ou fixées sur un socle, déposées sur une étagère ou dans une maison de poupées, apprennent aux enfants à chérir leur enfance et la vie de famille. Rien de surprenant dès lors, à retrouver ces choses dans « les tiroirs aux souvenirs de famille » (Scribe 2010) de la seconde partie du siècle³¹. Les coquillages, pour peu qu'on y prête l'oreille, font entendre la musique de l'enfance.

De la curiosité aux bibelots-souvenirs touristiques

Si les coquillages sont des objets exotiques par excellence, circulant tôt à l'échelle mondiale, ils sont aussi des trophées, des souvenirs de voyages, qu'il s'agisse d'héroïques explorations ou de modestes voyages d'agrément. Le souvenir, s'il est intime, est aussi une industrie; rien de plus individuel que les souvenirs de voyage, rien de plus conventionnels non plus (Urbain 1993). Dans tous les ports, qu'ils soient mondains ou pittoresques – ou, comble du plaisir, les deux à la fois –, l'industrie du bibelot fournit des souvenirs adaptés, c'est-à-dire des objets indiscutablement locaux. Accompagnant la pratique de la villégiature et celle du tourisme qui ne cesse de s'étendre après 1850, les bibelots-souvenirs doivent apparaître comme des morceaux authentiques de pays, arrachés à l'espace et au temps de la contrée visitée, à la manière de la « commode en coquillages » des Parisiens Bouvard et Pécuchet installés en Normandie.

Alors que les guides, de la Bretagne à Capri, se mettent à recommander les endroits où acheter de « jolis coquillages »³², les souvenirs fabriqués en coquillages deviennent incontournables après 1870 pour les séjours en bord de mer. Dans l'imaginaire bourgeois, ce sont les marins à la morte-saison qui réalisent ces boîtes et bibelots qu'ils vendent ensuite aux touristes.

La tradition est sauve et l'industrie dissimulée: se dépayser, c'est aussi voyager dans le temps.

Par ce jeu si courant au XIX^e siècle, une chose naturelle en imite une autre pour produire au final une curiosité à la fois naturelle et artistique et comme un souvenir de villégiature et de voyage, parfois jamais entrepris (Olalquiaga 2002). Les bouquets de fleurs en coquillages croissent ainsi dans les intérieurs sous les serres que sont les cloches de verre. Dès le début du siècle, l'activité a les honneurs de la *Statistique générale et particulière de la France et de ses colonies* qui signale que « Le Croisic [...] a des ouvriers uniquement occupés à des ouvrages en coquillages » (Herbin de Halle 1803), achetés par la bourgeoisie nantaise et parisienne. Dans les années 1840 et alors que les villages du Croisic, de Batz et du Pouliguen se font stations balnéaires, les premiers guides touristiques notent qu'« on fait à Batz une foule de jolis petits ouvrages en coquillages. Les étrangers



Encrier habillé de coquillages, souvenirs de Pornichet, village du sud de la Bretagne devenu station touristique bourgeoise avec l'ouverture d'une gare en 1879. Objet des années 1890-1900. (Fig. 6b)

© Collection privée parisienne

ne manquent jamais d'aller les visiter et de rapporter quelques fleurs ou une mariée en costume du pays faite en coquillages »³³. Cette activité prend un tel essor que les rapports d'expositions universelles prennent la peine de la signaler. Natalis Rondot, promoteur des musées d'art et d'industrie et attaché à l'ambassade de Chine, rapporte à l'occasion de l'exposition de Londres que « des dames des îles de Guernesey, de Malle, de Maurice, de Bahama, etc. avaient présenté des corbeilles et des bouquets de fleurs faits de coquillages. [...] Les fleurs de coquillages et de cheveux abondaient à l'Exposition. La façon des fleurs de coquillages exerce la patience de vieux matelots dans nos ports et celle des dames des colonies anglaises. Ces fleurs ont toute la roideur des fleurs de faïence qui enjolivaient certaines poteries fort recherchées au XVIII^e siècle. » (Rondot 1854). Fragiles édifices livrés en caisse par le chemin de fer aux domiciles parisiens, ils se situent – et c'est un des statuts singuliers des coquillages – entre la nature et la culture, entre la virtuosité artisanale fantasmée par la bourgeoisie et la simplicité d'un souvenir naïf et donc sincère.

L'artisanat local sait aussi répondre aux attentes d'un tourisme plus sérieux, épris d'histoire et de curiosités remarquables. À l'Exposition universelle de 1855, c'est avec ravissement qu'« on admire [...] les étonnantes reproductions de monuments en coquillage de M. Hostin d'Étel dans le Morbihan. Il est presque impossible d'imaginer comment cet artiste peut reproduire ainsi par l'agglutination de coquillages tous les détails et jusqu'aux statues de monuments comme la superbe cathédrale de Toul par exemple de petites statues de moins d'un pouce d'élévation sont formées de l'adhésion pleine d'art de plus de vingt coquillages différents de grandeur et de forme ; on se tromperait si on croyait que ces ouvrages sont de purs enfantillages, rien ne reproduit comme ces œuvres d'art l'effet de ces vastes dentelles gothiques des cathédrales du moyen âge » (Taché 1856). À la fin du siècle, plus modestement, dans les petits ports bretons et normands, ce sont des phares ou des barques qui sont figurés en coquillages. Jouant avec les espaces et la couleur locale, l'artisanat se développe au point que les côtes françaises exportent à partir des années 1860 ces souvenirs vers d'autres territoires touristiques³⁴.

&

Objets d'histoire – et de Préhistoire – naturelle, objets ethnographiques, souvenirs intimes ou collectifs de la conquête de territoires – qu'il s'agisse des plages ou des îles lointaines –, les coquillages apparaissent comme des choses d'autant plus séduisantes qu'elles peuvent porter des récits multiples. Dans le théâtre des objets de l'appartement bourgeois, ces objets isolés ou réunis en collection disent le double désir de capter ou tout au moins de se familiariser avec les lointains, les profondeurs des sols et des mers et le passé de la terre comme de l'homme.

Il se pourrait que l'attrait toujours actuel des sciences ethnographiques pour les coquillages se nourrisse de tous ces imaginaires entremêlés et endossés par les coquillages au cours du XIX^e siècle.



© Collection privée parisienne

Coquillage décoré vendu comme souvenir touristique, Bretagne du Nord, années 1890-1900. (Fig. 6c)

NOTES

Photo d'ouverture : Nature morte de coquillages montée sur guéridon, vue stéréoscopique (partie droite), photographie éditée par l'entreprise Mrs. Shellhouse, Michigan, USA, vers 1870, Collection Manuel Charpy.

1. Sur la question, voir le travail fondateur de Jean Baudrillard (1968). Je me permets en outre de renvoyer à une tentative pour penser cet ensemble (Charpy, 2010).
2. Archives nationales, Fonds Mackau, AP/156, carton 115.
3. Voir les *Didot-Bottin, Annuaire et almanach du commerce, de l'industrie, de la magistrature et de l'administration*, Paris: Éditions Firmin Didot frères sur la période 1837-1855 ainsi que les catalogues conservés à Bibliothèque historique de la Ville de Paris, série Actualité « Taxidermie ».
4. « Coquillages », *Dictionnaire universel théorique et pratique du commerce et de la navigation...* 1859-1861. Paris: Guillaumin et C^{ie}.
5. « Naturaliste (profession) » In Guillaume-Louis-Gustave Belèze 1859 *Dictionnaire universel de la vie pratique à la ville et à la campagne...* Paris: Hachette.
6. Archives de Paris, D11U3/326, inventaire après faillite d'Achille Grégoire, 56 rue Saint-Lazare, 18 septembre 1860.
7. BnF, Département des manuscrits, Fonds Boban, NAF 21476, lettre de Jacques de Morgan du 23 juin 1885.
8. Voir le *Répertoire annuaire général des collectionneurs de la France et de l'étranger, fondé par Ris-Paquot*, Paris: Librairie centrale des Beaux-Arts et A. Lévy, 1892-1893. Les journaux comme *La curiosité universelle Autographes, estampes, objets d'art, antiquités, livres...* *Journal hebdomadaire*, publiés entre 1887 et 1894, possèdent des rubriques « conchyliologie ».
9. Voir par exemple la comptabilité du marchand Asse, Archives de Paris, 2AZ14, comptabilité du papetier et marchand d'objet d'art Asse, 8 rue du Bac, 1865-1867
10. *Ibid.*: 106-107; suivent de longs développements sur la chasse dans les « colonies » et les manières de les expédier sans risque par caisses: 120-121.
11. Voir par exemple les longs développements dans Perrot, A.-M. 1860 *Le chasseur d'insectes: instruction pour découvrir, prendre, préparer et conserver les insectes*, Paris: Ch. Albessard et Bérard.
12. Voir par exemple la rubrique « Trousses ou boîtes pour naturalistes » dans les catalogues: *Extrait du catalogue général de la maison Hector Bossange*, 1845. Paris: Bossange, 11 quai Voltaire, p. 859-860; *Maison Charrière* 1857. Paris: Chez J. Charrière, 6 rue de l'École-de-Médecine, p. 58 et sq.; Menier, pharmacien-droguiste 1860 *Catalogue commercial ou prix courant général des drogues simples, produits pharmaceutiques et chimiques...* Paris: Henri Plon, 37 rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, p. 512.
13. Voir les annonces pour des visites organisées conservées dans les archives Boban et notamment les excursions organisées par Mortillet à l'occasion de l'Exposition universelle de 1867 et les années suivantes (AN, Fonds Boban, NAF 21476-21478).
14. Voir par exemple les notes de Delessert, E. 1848 *Voyages dans les deux océans, Atlantique et Pacifique*, 1844 à 1847. Paris: A. Franck, ainsi que son inventaire après faillite (AP, D11U3/175, n° 11499, 5 avril 1854, faillite de la banque Leroy, De Chabrol et C^{ie}, 16 rue Lepelletier, 15 au 15 décembre 1854).
15. Voir les minutes des ventes aux Archives de Paris et notamment celles de l'étude des commissaires-pri-seurs Delbergue-Cormont, une des plus importantes dans le domaine (AP, D60E3).
16. Tous les rapports d'expositions universelles des années 1850-1870 mentionnent l'activité florissante. Pour une synthèse de ces moulages réalisés grâce à la galvanoplastie, voir Louis Figuiet 1858 *Exposition et histoire des principales découvertes scientifiques modernes...*, Paris: Victor Masson, « Ruolz », p. 289 et sq.
17. Voir les *Didot-Bottin, Annuaire et almanach du commerce, de l'industrie, de la magistrature et de l'administration*, Paris: Éditions Firmin Didot frères sur la période 1837-1880 à la rubrique « marchands de curiosités » ainsi que les dossiers de faillite conservés aux Archives de Paris et qui détaillent la nature des objets.
18. « Coquillages » et « Cauris », *Dictionnaire universel théorique et pratique du commerce et de la navigation...* 1859-1861. Paris: Guillaumin et C^{ie}.
19. Archives de Paris, dossiers de faillite « Marchands de curiosités », série D11U3.
20. « Coquillages », *Dictionnaire universel théorique... op. cit.*
21. AN, Fonds Boban, NAF 21476-21478, lettre de Bracquemont du 20 août 1883.
22. AN, Fonds Boban, NAF 21476-21478, lettre du Musée d'histoire naturelle de Caen du 24 mai 1879.
23. AN, Fonds Boban, NAF 21476-21478, lettre de Maret La Rochefoucault (Charente) du 4 janvier 1880.
24. AN, Fonds Boban, NAF 21476-21478, lettre de Maret La Rochefoucault (Charente) du 10 janvier 1888.

25. AN, Fonds Boban, NAF 21476-21478, lettre [anonyme] expédiée depuis Menton du 18 septembre 1890.
26. Outre les travaux de Nélia Dias, voir les archives Boban, explicites sur le sujet ; pour exemple, il échange continuellement avec les antiquaires américains de New York et Cincinnati des caisses de « Natural History [...] minerals, fossils, shells, corals, etc. », mêlées à des antiquités indiennes y compris en coquillages pour fournir aussi bien les collectionneurs que les nombreux musées d'histoire naturelle à travers la France et les États-Unis (AN, Fonds Boban, NAF 21476-21478, Correspondance avec Mercer, Cincinnati, USA, 1877).
27. *Le Journal du Palais* note en 1867, moment où la jurisprudence est enregistrée, que « souvenirs de famille, tels que décorations, armes, portraits, etc., objets placés hors du commerce et dont le prix a surtout une valeur d'affection » sont placés hors des prisés (*Journal du Palais*, 1867, p. 911).
28. Pour une synthèse, voir l'article « Verre », in *Dictionnaire universel théorique... op. cit.*
29. Ils sont présentés sous cette forme, avec un coussin de soie et un jeu d'épingles, dans les catalogues des grands magasins ; voir par exemple, Catalogue de la Samaritaine, vers 1900. AP ; D17Z/1.
30. On compte plus de trente ouvrages intitulés « Langage des fleurs » entre 1830 et 1860, tous largement réimprimés et notamment La Tour, C. de, 1833 *Le langage des fleurs*, Paris : Garnier Frères, et Faucon, E. 1860 *Le langage des fleurs*, Paris : E. Guérin.
31. Voir par exemple le titre significatif de Carteron, A. 1866 *Premières chasses, papillons et oiseaux. Souvenirs d'enfance*. Paris : Jules Hetzel.
32. Pour exemple, le *Guide classique du voyageur en Europe*, 1854, Paris : L. Maison, souvent réédité, note pour Capri : « Les vins blancs et les jolis coquillages de Capri sont renommés » (p. 661).
33. *Promenade de Nantes à la mer* 1842 Paris : Forest, p. 71 ; voir en complément Girault de Saint-Fargeau, E. 1829 *Histoire nationale et dictionnaire géographique de toutes les communes de la Loire-Inférieure*, Paris : Beaudouin : « Le Pouliguen : Industrie : Fabriques d'ouvrages en coquillage agréablement nuancés de diverses couleurs. Les autels des églises sont décorés de bouquets en ce genre et souvent les coiffes des femmes sont entourées élégamment d'une couronne formée de ces jolies coquilles » (p. 41.) et Touchard-Lafosse, G. 1851 *La Loire historique, pittoresque et biographique...* Paris : Lecesne, p. 384.
34. Rubrique « Ouvrages en coquillages », *Douanes. Tableau des droits d'entrée et de sortie* 1864. Paris : Imprimerie impériale.

RÉFÉRENCES

- Baudrillard, J. 1968 *Le système des objets*. Paris : Gallimard.
- Belèze, G.-L.-G. 1859 *Dictionnaire universel de la vie pratique à la ville et à la campagne...* Paris : Hachette.
- Belk, R., W. 1995 *Collecting in a Consumer Society*. Londres et New York : Routledge.
- Berg, M. 2005 *Luxury and Pleasure in Eighteenth-Century Britain*. Oxford/New York : Oxford University Press.
- Boitard, P. 1854 *Manuel du naturaliste préparateur*. Paris : Roret [édition augmentée de 1828].
- Carteron, A. 1866 *Premières chasses, papillons et oiseaux. Souvenirs d'enfance*. Paris : Jules Hetzel.
- Charpy, M. 2012 Les « techniques archaïques » : produits d'un autre temps et produits artisanaux dans les expositions universelles. In Liliane Hilaire-Pérez et Marie-Sophie Corcy (dir.) *Les expositions universelles en France, au XIX^e siècle. Techniques, publics, patrimoine*. Paris : Éditions du CNRS.
- 2010 *Le théâtre des objets. Espace privé, culture matérielle et identité bourgeoise. Paris 1830-1914*, thèse soutenue à l'Université de Tours.
- Corbin, A. 2002 Présentation dans *Les historiens et le temps*. In *Revue d'histoire du XIX^e siècle* n° 25.
- 1995 *L'Avènement des loisirs*. In Alain Corbin (dir.). Paris : Aubier.
- 1988 *Le territoire du vide. L'Occident et le désir de rivage : 1750-1840*. Paris : Aubier.
- Dias, N. 1991 *Le Musée d'Ethnographie du Trocadéro 1878-1907. Anthropologie et Muséologie en France*. Paris : Éditions du CNRS.

- Dictionnaire universel théorique et pratique du commerce et de la navigation...* 1859-1861. Paris: Guillaumin et Cie.
- Didot-Bottin, *Annuaire et almanach du commerce, de l'industrie, de la magistrature et de l'administration*, Paris: Éditions Firmin Didot frères.
- Douanes. *Tableau des droits d'entrée et de sortie* 1864. Paris: Imprimerie impériale.
- Figuier, L. 1858 *Exposition et histoire des principales découvertes scientifiques modernes...*, Paris: Victor Masson.
- Girault de Saint-Fargeau, E. 1829 *Histoire nationale et dictionnaire géographique de toutes les communes de la Loire-Inférieure*, Paris: Beaudouin.
- Glorieux, G. 2002 *À l'enseigne de Gersaint: Edme-François Gersaint, marchand d'art sur le pont Notre-Dame*. Seyssel: Champ Vallon.
- Guichard, C. 2008 *Les amateurs d'art à Paris au XVIII^e siècle*. Seyssel: Champ Vallon.
- Guide classique du voyageur en Europe*, 1854, Paris: L. Maisson
- Herbin de Halle, P. E. 1803 *Statistique générale et particulière de la France et de ses colonies*. Paris: Buisson, p. 587.
- Jasanoff, M. 2005 *Edge of Empire: Lives, Culture, and Conquest in the East, 1750-1850*. London: Fourth Estate.
- Lejeune, Ph. 1998 *Les brouillons de soi*. Paris: Le Seuil.
- 1980 *Je est un autre. L'autobiographie, de la littérature aux médias*. Paris: Seuil.
- Lorenzi, C. 2009 L'engouement pour l'aquarium en France (1855-1870), *Sociétés & Représentations* 28.
- Nodier, C. 1836 *La Seine et ses abords*. Paris: Au bureau de la publication, p. 145.
- Olalquiaga, C. 2002 *Royaume de l'artifice. L'émergence du kitsch au XIX^e siècle*. Paris: Fage éditions.
- Panckoucke, C.-L.-F. 1841 *Collection d'antiquités égyptiennes, grecques et romaines d'objets d'art du XV^e siècle, 400 vases et coupes grecs...* Paris: Panckoucke, p. 12 et sq.
- Perrot, A.-M. 1860 *Le chasseur d'insectes: instruction pour découvrir, prendre, préparer et conserver les insectes*. Paris: Ch. Albessard et Bérard.
- Pomian, K. 2001 Collections: une typologie. In *Romantisme. Revue du dix-neuvième siècle* n° 112.
- 1999 Histoire culturelle, histoire des sémiophores. In *Sur l'histoire*. Paris: Gallimard (Folio histoire).
- 1987 *Collectionneurs, amateurs et curieux: Paris, Venise: XVI^e-XVIII^e siècle*. Paris: Gallimard (Bibliothèque des Histoires).
- Répertoire annuaire général des collectionneurs de la France et de l'étranger*, fondé par Ris-Paquot, Paris: Librairie centrale des Beaux-Arts et A. Lévy, 1892-1893.
- Richard, N. 2008 *Inventer la préhistoire: les débuts de l'archéologie préhistorique en France*. Paris: Vuibert.
- Rondot, N. 1854 *Rapport sur les objets de parure, de fantaisie et de goût à la Commission française du Jury: Exposition universelle de Londres, 1851*, Paris: Imprimerie impériale, p. 50.
- Roqueplan, N. 1869 [1857] *La vie parisienne. Regain*, Nouvelle édition (revue et augmentée). Paris: Michel Lévy frères, Chapitre XX Le Bric-à-brac, p. 159.
- Rosselin, C., Julien, M. P. 2005 *La culture matérielle*. Paris: La Découverte.
- Scrive, J. E. 2010 [1886] *Carnets d'un patron lillois, 1879-1891. Représentations du quotidien*. In Claudine Wallart et Didier Terrier (dir.) Lille: Presses universitaires du Septentrion, (notes du 6 juillet 1886).
- Simmel, G. 1998 [1907] Les ruines. Un essai d'esthétique. In *La parure et autres essais*. Paris: Édition de la Maison des Sciences de l'Homme, 1998, p. 113-114. Texte publié la première fois en 1907 sous le titre « Die Ruine. Ein ästhetischer Versuch » dans *Der Tag* n° 96, Berlin, p. 116-117.
- Taché, J. 1856 *Le Canada et l'Exposition universelle de 1855*. Toronto: J. Lovell, p. 253.
- Tissandier, G. 1881 *Les fossiles*. Paris: Hachette et Cie.
- Touchard-Lafosse, G. 1851 *La Loire historique, pittoresque et géographique...* Paris: Lecesne, p. 384.
- Tresca, H.-E. 1855 Visite à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. Paris: Hachette et Cie, 1855, p. 738 et sq
- Urbain, J.-D. 1993 *L'Idiot du voyage: histoire de touristes*. Paris: Payot.

RÉSUMÉ

Tréfonds et lointains à demeure. Collections de coquillages et souvenirs dans les appartements au XIX^e siècle. Au XIX^e siècle, les coquillages s'échouent en nombre dans les intérieurs et singulièrement dans ceux de la bourgeoisie. Ils apparaissent alors comme des abrégés de l'histoire du monde. Piolets en main, les amateurs parcourent les campagnes où ils trouvent dans les profondeurs du sol des traces antédiluviennes, voire des témoins d'une histoire naturelle alors en cours de redéfinition. Si les monstres déguerpissent de l'imaginaire collectif, les nautilus et autres coquillages des profondeurs sont avidement collectionnés comme autant d'objets venus des abysses, derniers territoires inconnus. Cueillir, nettoyer et classer ces objets collectés sont autant de manières de dialoguer à demeure avec les lointains. Les coquillages exotiques, venus du monde entier comme les coquilles tirées des collections des expéditeurs des siècles précédents voire des expéditions de la première moitié du XIX^e siècle, sont commercialisés et collectionnés dans toute la France. Plus encore, alors que la passion des objets « sauvages » se diffuse, les coquillages sont collectés comme des objets ethnographiques : matière d'outils et d'armes ou monnaie, ils sont les témoins de cultures matérielles archaïques. Les appartements bourgeois, sorte d'arches de Noé, sauvent ainsi ces traces d'un passé nébuleux qui tient à la fois d'un âge d'avant le déluge et du temps indéfini de la tradition. Mais si les coquillages s'accumulent dans les intérieurs, c'est aussi qu'ils racontent des histoires intimes : souvenirs d'enfance des villégiatures, ils deviennent aussi des bibelots-souvenirs, au moment où l'achat de bibelots devient inséparable du tourisme. Sémiphores bavards autant qu'objets frontières, les coquillages, entre nature et culture, nourrissent les rêves d'évasion des bourgeois du siècle.

ABSTRACT

Souvenirs from deep down and far away. Collections of Shells and Souvenirs in Apartments during the 19th Century. Depths and Far-off lands at Home. Collections of Shells and Souvenirs in Apartments during the 19th Century. During the nineteenth century, the shells failed in many interiors and particularly in those of the bourgeoisie. They appeared as an abbreviated history of the world. Picks in hand, amateurs have travelled the countryside where they found in the depths of the ground, antediluvian traces or witnesses of a natural history, while this science was redefined. If the monsters deserted the collective imagination, nautilus and other shells of depths were avidly collected as objects from the abyss, the uncharted last territories. Collecting, cleaning and classifying these objects were a way to dialogue with the remains distant. The exotic shells from all around the world and the shells from the expeditions of the 18th century and the beginning of the 19th century were marketed and collected throughout France. Moreover, while the passion of "savage" objects is spreading, shells were collected as ethnographic objects – tools, weapons or money: they appeared like witnesses of archaic material cultures. The Bourgeois apartments, a sort of Noah's arks, have saved these traces of a nebulous past that was both a part of the antediluvian age and a part of the indefinite time of tradition. The accumulation of shells in the interiors was also because they told intimate stories, in particular childhood memories of villegiature. They also became souvenirs, when to buy trinkets became inseparable of tourism. Semiophors and boundary objects, between nature and culture, the shells have fed the dreams of escape of the 19th century bourgeoisie.

MOTS CLÉS

Collection, amateurs, curiosités, commerce, bibelots, souvenirs

KEYWORDS

Collection, amateurs, curiosities, trade, trinkets, souvenirs